

Dans le n°68, novembre 1998 de **Je lis des histoires vraies**, l'aventure de Théodore Monod lors de sa première traversée du désert en 1923. Un récit d'Isabelle Bourdial illustré par Bruno Bisi. Rencontre avec un grand homme du siècle.

150 ans après l'abolition de l'esclavage, où en sont les départements français d'outre-mer : la Guadeloupe, la Guyane, la Martinique et la Réunion ? Le créole, des cultures métisses, la mémoire du passé récent très présente... le point dans le n°1102 de la **BT** de novembre 1998.

Héros et histoires

Une nouvelle aventure de Jeannette Pointu, reporter-photographe, démarre dans le n°3162, novembre 1998 de **Spirou**. À cette occasion la revue publie un dossier : « Les carnets de Jeannette... et les autres ! » disséminé dans la revue : personnages - et évolution de l'héroïne principale -, comment Marc Wasterlain construit ses histoires, le point sur les 14 albums (13 parus et le dernier *Le Grand panda*). Une mine de renseignements pour les fans de la série.

C'est Marie-Aude Murail et Boiry pour les illustrations qui ont signé l'histoire du mois de décembre de **J'aime lire**, n°263 : *Noël à tous les étages*. Une histoire qui se déroule en décembre 1843 avec pour héros deux orphelins illettrés, dont le plus jeune est malade. Une histoire terrible qui se termine bien entendu comme un vrai conte de Noël.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

par Ruth Stegassy

Un petit jeu de miroir pour commencer : la France est à l'honneur chez les Anglophones. Dans **Books For Keeps**, n°113, de novembre 98, c'est Quentin Blake qui loue la qualité et la diversité de la production française. Il s'émerveille des nombreux salons du livre, des journaux pour enfants, et surtout du talent des illustrateurs français, de Pef à François Place en passant par Solotareff et Georges Lemoine. Un article chaleureux, parfaitement familier des courants les plus actuels de l'édition, et que Quentin Blake conclut par une question : pour quoi cette littérature ne franchit-elle pas la Manche ? Et une (ou deux) réponse(s) : les Anglais aiment leur imaginaire avec un nuage d'humour, tandis que les Français préfèrent le leur plus sérieux, voire poétique. Ou alors, deuxième possibilité, l'enthousiasme des Français pour le dépiautage de leur quotidien rend l'exportation vers une autre culture difficile : ainsi, dans *Le Carnet d'Albert*, de Bruno Heitz, comment traduire « zizi », « zoner », ou « zéro de conduite », entre autres particularismes locaux ?

Eh ! oui, c'est toujours troublant de voir ce qu'on connaît par les yeux des autres.

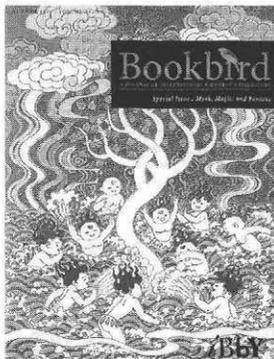
Dans **The Horn Book** de novembre-décembre 98, Selma Lanes rencontre Tomi Ungerer, « L'Enfant terrible qui a grandi... ou peut-être rapetissé ». On pourra lire cet entretien, moins pour ce

qu'il pourrait nous apprendre de neuf que pour le plaisir du décalage : la carrière de Tomi Ungerer y est présentée sous un angle résolument américain, depuis ses premières publications aux États-Unis jusqu'à sa rencontre récente avec un petit éditeur du Colorado, en passant par son exil en Irlande en signe de protestation contre la guerre du Vietnam.

The Lion and the Unicorn de janvier 98 avait ouvert le ban l'an dernier en publiant un numéro entier consacré à la littérature de jeunesse en France, illustré en couverture par un dessin de « Bécassine nourrice ». On y trouve un article assez intéressant sur quelques livres parus pendant la Première Guerre mondiale, dans lesquels, très clairement, « la guerre est un jeu d'enfants » (*En guerre*, de Charlotte Scallermouillot ou certaines aventures des Pieds Nickelés). Un second article sur la littérature de propagande pendant la Deuxième Guerre s'attache à démontrer que les propagandistes ont utilisé les ressorts du conte traditionnel pour parvenir à leurs fins. C'est assez peu convaincant, de même que l'essai consacré à Michel Tournier et J.M.G Le Clézio, deux auteurs qui ont « franchi la frontière » (entre jeune public et public adulte, dans ce cas). L'auteur se propose d'analyser ce qui différencie le fait d'écrire pour l'un ou l'autre de ces publics, mais n'y arrive guère. Finalement, le plus plaisant dans ce numéro spécial, c'est de retrouver la plume alerte de Jean Perrot - en anglais ! - qui passe au crible les images de l'Amérique proposées aux jeunes Français dans différents romans publiés récemment (*L'Amerloque*,

de Susie Morgenstern, *Bons Baisers de Californie*, de Marie-Noëlle Blin...). « Des représentations réalistes, qui luttent contre l'uniformisation proposée par les médias », proposées sous forme d'un circuit touristique des États-Unis, drôle et érudit.

Tous ces passages d'un pays à l'autre, d'une langue ou d'une culture à l'autre ont un charme certain, mais ils recèlent des risques tout aussi certains. Dans *Bookbird* de l'été 98, un numéro spécial consacré au thème « Mythe, magie et fantaisie », Ariko Kawabata et Kay E. Vandergrift racontent l'étrange destinée d'un livre d'abord publié au Japon (le titre pourrait en être « Pauvres éléphants ») puis traduit plusieurs années plus tard aux États-Unis sous le titre : « Fidèles Éléphants ». L'album raconte l'histoire vraie des éléphants du zoo de Tokyo qu'on a laissés mourir de faim pendant la Deuxième Guerre mondiale. Histoire vraie, mais récit enjolivé qui prend l'allure d'un mythe, très populaire chez les enfants du Japon. L'auteur, Tsuchiya, explique qu'on a été obligé de prendre cette décision à cause des bombes qui pleuvaient sur Tokyo : que se passerait-il si les cages étaient brisées et que les animaux sauvages s'enfuyaient ? En fait, un critique japonais dément cette version. L'armée japonaise avait pris cette décision pour frapper l'imagination des Japonais et les inciter à s'engager dans l'effort de guerre contre l'ennemi honni. La stratégie a très bien marché à l'époque et des centaines d'enfants ont écrit au zoo pendant la guerre pour exprimer leur haine des pays ennemis. Quelques années



« Mythe, magie et fantaisie »,
in *Bookbird*, été 98

après la guerre, ce récit est devenu un texte exemplaire contre la guerre qui fait d'innocentes victimes, et il fait partie de toutes les bibliothèques à ce titre. Et quelques années plus tard encore, le voici en anglais, traduit par la fille de l'auteur, aux États-Unis où il incarne le destin cruel qu'on réserve aux animaux cependant que la guerre s'estompe, s'estompe... L'article montre encore de nombreux glissements dans le texte, dans l'image, et dans les interprétations qui en sont faites. Troublant.

Étranges images... et justement, à propos d'images, ou plus exactement à propos de livres animés, *Books for Keeps* n°113 encore se demande si ce sont de « vrais » livres. La critique peine à parler de ces objets qui se tirent, se poussent, se tournent, se déploient, se reniflent, se caressent, se... stop ! Brian Alderson propose une classification qui a le mérite d'être concrète (les cartonnés, les découpés, ceux qui se déplient, à l'horizontale, à la verticale, etc.). C'est un peu fade, peut-être, mais il en profite pour rappeler que les tech-

niques les plus ébouriffantes ne sont pas toujours les plus pertinentes et il établit un lien intéressant entre le contenu du livre et la forme choisie. Une bonne base pour faire le tri ?

Si les livres animés abondent, les livres de sciences, eux, appartiendraient plutôt aux espèces en voie de disparition. Dans *The Horn Book* daté de mai-juin 98, Dorothy Patent tire la sonnette d'alarme. Les ventes d'ouvrages scientifiques baissent. Dans le même temps, les éditeurs cherchent des gains rapides et donc raccourcissent la durée de vie de ces livres en librairie, alors que les écoles et les bibliothèques sont les clients les plus importants (sinon les plus rapides) pour ce type de livres. La qualité baisse aussi. Et D. Patent, auteur elle-même depuis plus de vingt-cinq ans, d'expliquer l'engrenage. On privilégie « l'information » que les élèves pourront utiliser pour leurs exposés au détriment de récits plus circonstanciés sur les heurs et malheurs de la recherche. Donc des textes assez plats, qui manquent de souffle. Mais ce n'est pas tout ! On cherche à rendre le livre attrayant, résultat, on opte pour les photos couleurs, donc moins de pages parce que ça coûte cher tout ça, et pour les beaux espaces blancs dans des pages allégées... Rédiger un texte qui se tient et qui a un minimum de profondeur devient un tour de force.

Dans ce même numéro du *Horn Book* de mai-juin 98, Virginia E. Wolff apporte un témoignage intéressant sur les « parlers communautaires ». Il lui est apparu très tôt, raconte-t-elle, que tout groupe a tendance à développer un langage

qui lui est propre dans un but évident : exclure ceux qui n'en sont pas. On pense évidemment aux argots des banlieues ou aux jargons des métiers, mais elle donne des exemples beaucoup plus quotidiens et amusants : petite, elle a grandi dans la forêt au milieu d'une famille aimante qui n'avait pas l'électricité et qui savourait la musique. Elle a appris à dire « derrière » et à « aller derrière la porte ». En arrivant à l'école primaire, elle a découvert que ces choses-là se disaient « fesses » et « faire pipi ». Et elle s'est retrouvée en dehors du groupe, expérience traumatisante qu'elle s'est empressée d'éviter par la suite, acquérant le « parler-violon », le « parler-collège », le « parler-fac-de-la-Côte-Est », toutes expériences qu'elle raconte avec humour. Pour constater finalement que nombre de gens qui nous émeuvent, en littérature, en musique, au cinéma sont des gens « du dehors », dont le langage s'est infiltré en nous.

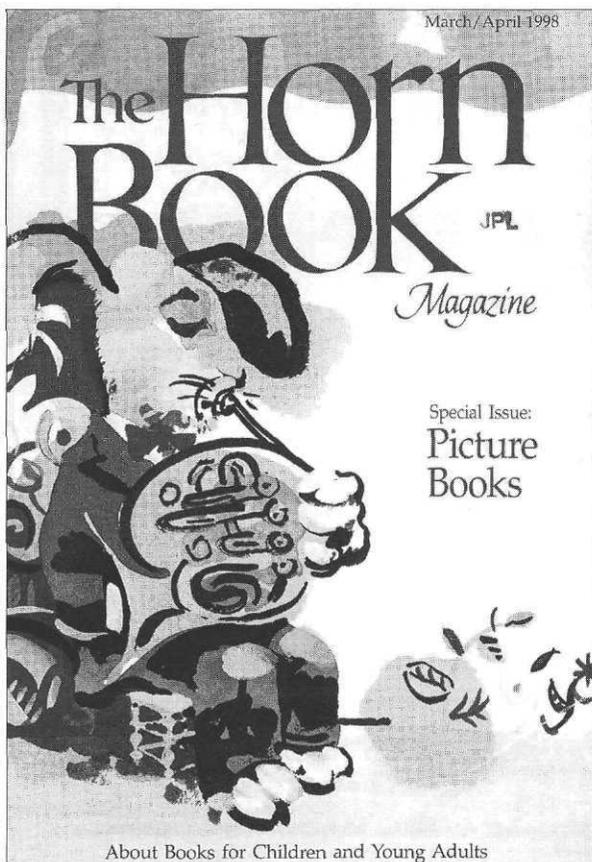
Et puisqu'on est dans les langages, **Horn Book** de mars-avril 98 publie un numéro spécial livres illustrés. On y remarquera entre autres un entretien avec Walter Lorraine, éditeur de talent, qui raconte son travail avec les illustrateurs. Les livres de David Macauley, par exemple, sont souvent issus de conversations qu'ils avaient ensemble : « À une époque, nous avions l'idée d'un livre qui raconterait un voyage. On se demandait comment l'histoire progresserait, s'il fallait imaginer un développement linéaire ou s'il ne valait pas mieux dérouler les événements comme une série d'explosions dans le temps. Plus nous en parlions et plus le projet devenait compliqué !

Mais finalement, il en est sorti *Why the chicken crossed the road*, *Black and White*, et *Shortcut*, trois éléments disparates de nos discussions. » Walter Lorraine décrit aussi le travail de Chris Van Allsburg : « (...) Je me souviens d'un dessin qui m'intriguait au plus haut point. On voyait un jeune homme dans une espèce de salon victorien avec un guéridon et une lampe. L'homme brandissait un bâton et il y avait une grosse bosse sous le tapis. Avec Chris, on ne commence pas par observer la composition, ou le merveilleux motif du tapis, ou

l'effet de clair-obscur. On se demande : qu'est-ce qui se passe ? Il est narratif avant tout. »

À savourer dans ce même numéro des petits « coups d'œil dans l'atelier » de différents illustrateurs qui racontent avec drôlerie et intelligence leur préférence pour la peinture à l'huile ou le crayon 2B.

Enfin, et afin que le dépaysement soit total, la revue *Quarterly* du printemps 98 consacre un numéro passionnant à la littérature de jeunesse médiévale. Eh oui ! Battant en brèche la théorie de Philippe Ariès



qui situe l'invention de l'enfant au XVII^e siècle, les auteurs démontrent non seulement que la catégorie « enfant » était parfaitement répertoriée, mais encore que nombre de textes parus entre le XII^e et le XV^e siècle ont été spécifiquement écrits à leur intention. Une analyse fine de leur longueur, le type de vocabulaire employé et les buts annoncés de l'ouvrage permettent de s'en convaincre. À partir de là, on peut aussi étudier la représentation qu'on se faisait de l'enfance et de l'éducation. On ressort de cette lecture avec l'impression exaltante que l'étude de l'enfance est un champ encore peu exploré en histoire médiévale, mais qui ouvre des perspectives passionnantes.

LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE SUR LE WEB FRANÇAIS AU DÉBUT 1999

ÉTAT DES LIEUX
par Véronique Soulé

Il faut se rendre à l'évidence, la littérature de jeunesse française n'est pas encore très présente sur le réseau cyber ; pour le moment, elle ne semble pas susciter l'émergence de sites spécifiques, contrairement à la bande dessinée, au polar ou tout simplement à la littérature qui stimule l'engouement de passionnés (à voir, par exemple, le site consacré au Poulpe : www.mygale.org/~le-poulpe/). En revanche, dans les pays anglo-saxons, de nombreux

sites - à l'initiative de revues professionnelles, sites universitaires, bibliothèques, etc. - s'intéressent à la littérature de jeunesse (nous y reviendrons dans un prochain numéro).

Nous proposons, ici, un survol de quelques sites consacrés totalement ou en partie à la littérature de jeunesse, en France. Nous avons choisi d'explorer ceux qui peuvent intéresser les professionnels, excluant les sites payants, ainsi que ceux conçus pour ou avec des enfants (par exemple pour des critiques de livres). Nous avons également exclu les sites spécialisés dans un genre littéraire (science-fiction, aventure, conte...) même si certaines de leurs pages concernent la littérature jeunesse (ils feront l'objet d'un autre article).

Pour s'orienter sur la toile dans le domaine de la littérature de jeunesse, il n'existe malheureusement pas de site qui puisse servir de point de départ : on attend, on espère un site comme celui de Children's Literature Web Guide (www.uecalgary.ca/~dkbrown/index.html), régulièrement mis à jour par un universitaire canadien, qui répertorie les sites anglo-saxons en rapport avec la littérature de jeunesse ; ou celui de BD Paradisio (www.bdparadisio.com), francophone, pratique et très riche, avec ses centaines de liens concernant la bande dessinée.

La première exploration, initiée avec les moteurs de recherche, se révèle vite fastidieuse et inopérante. Les mots-clefs « littérature jeunesse » ou « livres pour enfants » renvoient bien souvent à des textes écrits par des enfants ou à des catalogues de librairies. On est alors conduit à parcourir leurs catégories culturelles, artistiques ou littéraires

et à repérer, à travers les brèves phrases de présentation, les sites qui peuvent présenter un intérêt. Ou à s'appuyer sur les adresses URL, relevées au gré des lectures de catalogues ou diverses publications. La moisson est plus que décevante : peu de sites complets, mais des parties de site, voire quelques pages seulement, dont on peut intégrer les adresses parmi ses signets. Mais tout va vite dans ce domaine, et l'on sait que des projets sont en train de germer et devraient donner naissance bientôt à de nouveaux sites.

Autre constat, sans surprise : les sites littéraires ne s'intéressent guère plus que leurs homologues « papier » à la littérature de jeunesse. Pas d'article sur la littérature de jeunesse ou ses auteurs chez Pagina (www.pagina.tm.fr) ou Zazie (www.imagnet.fr/zazieweb). Leurs propositions de liens, même si certains d'entre eux renvoient vers des sites de littérature jeunesse, sont plutôt fourre-tout et pas du tout critiques.

Les organismes ou associations spécialisés sont encore peu nombreux à proposer un site de contenu.

Ricochet (www.ardennes.com/ricochet/), réalisé par Le Centre International d'Études en Littérature de Jeunesse (Charleville-Mézières, Champagne-Ardenne), avait été présenté dans la revue n°180 d'avril dernier. Depuis, le site a renouvelé sa présentation (plus gaie, plus conviviale) et progressé dans la mise à jour des informations. Il reste aujourd'hui le site le plus complet et le plus intéressant pour trouver des informations sur la littérature de jeunesse.